

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Une création visuellement impeccable.

NEIGE
THÉÂTRE
PAULINE BUREAU

TTT

Les arbres majestueux et les créatures féeriques d'une forêt peuplent la scène du Théâtre de la Colline. Côté cour, une large cuve servant d'écran ou transformée en décor d'intérieur (chambre, restaurant, commissariat). Pour sa nouvelle création, la metteuse en scène Pauline Bureau a poussé le curseur des images à un niveau qu'elle n'avait jamais atteint, aidée d'Emmanuelle Roy, scénographe et accessoiriste de ce spectacle visuellement impeccable. De belles images, donc, pour cet univers inspiré du *Blanche-Neige* des frères Grimm dans lequel évolue Neige, adolescente de 14 ans opprimée par une mère autoritaire qui l'empêche de découvrir le monde autour d'elle. Un jour, lassée par tous ces interdits, Neige s'enfuit. La jeune femme vient d'avoir ses premières règles et sort, avec quelques mèches de cheveux en moins, d'une dispute avec sa mère. Sur sa route, Neige chute, s'évanouit plusieurs fois – elle fait régulièrement des malaises, comme sa mère –, croise Chris, prince pas si charmant, et Delphine, sa grande amie. Mais aussi des animaux, des participants à une rave party, un chasseur qui ne fait pas peur, et enfin la police. Neige vit et grandit ! Rêverie théâtrale, ce spectacle ne révolutionne pas le conte mais il en déplie tout de même les ressorts oniriques, avec une grande beauté. – **K.O.**

| 1h25 | Mise en scène Pauline Bureau. Jusqu'au 22 décembre, Théâtre de la Colline, Paris 20^e, tél. : 01 44 62 52 52, puis en tournée | + 10 ans.

TTTT

Fabrice Luchini
lit Victor Hugo

Monologue
Victor Hugo
| 1h30 | Mise en scène Emmanuelle Garassino
| Jusqu'au 21 déc., Théâtre du Petit-Saint-Martin, Paris 10^e, tél. : 01 42 08 00 32; du 18 janv. au 21 mars, Théâtre des Mathurins, Paris 8^e, tél. : 01 42 65 90 00.

Quelle étrange sensation ce doit être pour Fabrice Luchini que de faire tordre de rire son public en imitant les naïvetés célestes de saint Johnny, sa voix, sa moue, son regard lent. Puis, le lendemain, de le plonger dans la gravité désespérée du grand Hugo (1802-1885), à la mort de sa fille Léopoldine (1843), apprise par hasard entre deux trains, lors de vacances avec Juliette, la fidèle maîtresse. Du rire hystérique au recueillement sacré, du bruit au silence. Alternant *La Fontaine et le Confinement* – une reprise 1 – et *Fabrice Luchini lit Victor Hugo* – une création –, telle est l'aventure que vit aujourd'hui le plus poète d'entre nos comédiens. Et qui le bonifie, le magnifie. Panache et humilité mêlés, pitre et grand prêtre. Il faut beaucoup aimer le verbe, y chercher des secrets, y quêter l'invisible pour s'y consacrer ainsi, s'y perdre, s'y fondre dans des chemins extrêmes. Comme pour une expérience mystique, un rituel théâtral dont le comédien serait le mage, et le public les fidèles. Seraient-ce ses découvertes toujours éblouies d'éternel autodidacte assoiffé de savoir et de revanche culturelle qui lui font dévorer, mâcher, remâcher, savourer et caresser si bien les mots ? Luchini n'a pas son pareil pour nous faire redécouvrir un répertoire que, grâce à lui, grâce à son émerveillement à le partager, on croit même entendre pour la première fois. Il a commencé par *Le Voyage au bout de la nuit*, de Céline, voilà près de quarante ans, en 1986 ; après *La Fontaine*, Nietzsche, Baudelaire, Péguy et tous les autres, vient Hugo. Mais un Hugo meurtri, que le deuil de Léopoldine a harassé de détresse. Et que sa détestation, son mépris de Napoléon III vont dès 1852 condamner à l'exil à Jersey puis à Guernesey, certes confortable et actif. À force de répéter, d'interro-



Au sommet de son art, Fabrice Luchini fait vibrer la substance même des poèmes d'Hugo.

ger des heures durant l'esprit de la langue, de se laisser hanter, habiter par lui, Fabrice Luchini parvient mystérieusement à l'apprivoiser et nous couler en lui. Il ne joue pas le mot, l'anecdote, juste le rythme, le souffle, l'âme de la phrase. Quel infini travail derrière l'apparente évidence de cette dernière causerie littéraire. Qu'on en juge en écoutant d'autres enregistrements par d'autres comédiens de ces poèmes des *Contemplations* (1856) que sculpte et semble embrasser le comédien, ou encore ce prophétique *Booz endormi* extrait de *La Légende des siècles*, qu'admirait tant Charles Péguy. On verra combien Luchini l'explore, laboure le texte. Ne récite pas, ne déclame pas, ne chante pas. Creuse.

Comme dans *La Fontaine et le Confinement*, il vient ici simplement s'asseoir à un bureau puis dans un fauteuil années 1950. Il est en blouson et chemise blanche. C'est sa compagne, Emmanuelle Garassino, qui comme toujours signe une mise en place simple et efficace. On vient surtout pour écouter le soliste virtuose. On ne sera pas déçu. À peine de ces toux et portables qui l'exaspèrent tant. Le public est suspendu. Hugo passe. Avec ses flamboyances, ses fulgurances romantiques et métaphysiques. Fabrice Luchini s'efface. Pour la première fois, il évite les digressions qui ravissent d'ordinaire ses spectateurs. Pas de clin d'œil ni de facilité. Juste Hugo. Il prend même le temps de faire écouter deux morceaux de ce Beethoven qu'admirait tant l'auteur des *Misérables*. S'il fait tout de même rire en évoquant les insensées soirées spiritiques où le poète se croit en communication directe avec Jésus, Galilée, Shakespeare ou Kant, le comédien s'avise surtout de pénétrer le sentiment même de ses poèmes. Avec cette obéissance, ce respect d'enfant sage et ébloui. Quand bien même s'aide-t-il ici des commentaires éclairés de Baudelaire ou Péguy pour mieux nous faire sentir encore le visionnaire poète, Luchini écoute le texte en même temps qu'il le dit. Et semble le voir aussi, tel un partenaire. Alors de la gravité, de la détresse d'Hugo, jaillit peu à peu la lumière, l'espérance. Peut-être seulement grâce à la beauté du style, à l'envoûtante beauté du style ●

1 Jusqu'au 4 mars au Théâtre Montparnasse.